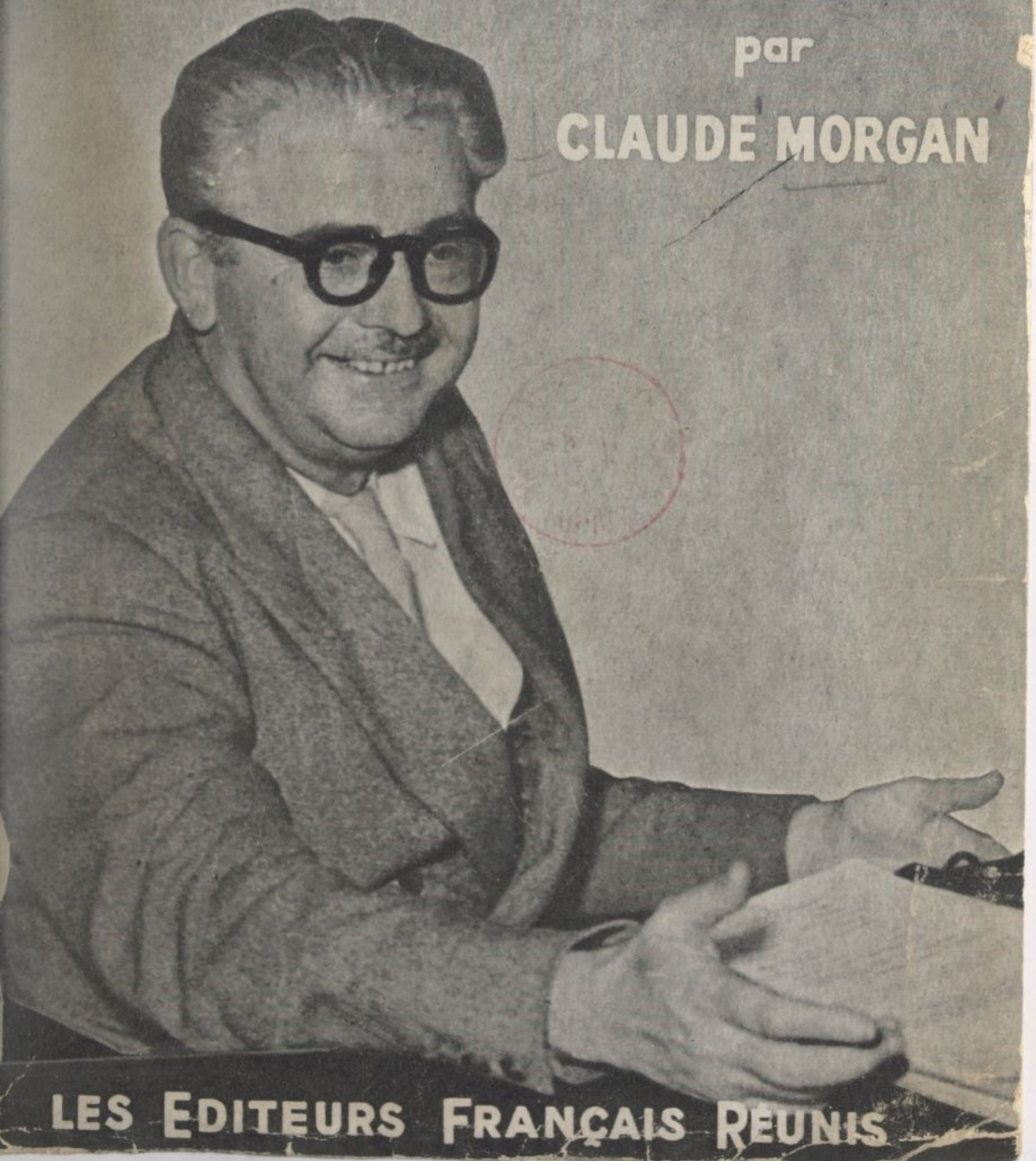
YVES FARGE

par

CLAUDE MORGAN



LES EDITEURS FRANÇAIS REUNIS

*4L

YVES

FARGE

16°Ln27
85433

CLAUDE MORGAN

YVES FARGE

Préface de Frédéric JOLIOT-CURIE
Président du Conseil Mondial de la Paix



LES EDITEURS FRANÇAIS RÉUNIS
33, Rue Saint-André-des-Arts - Paris-6e

Il a été tiré de cet ouvrage
cent quarante exemplaires sur vélin pur fil Lafuma
dont cent exemplaires numérotés de 1 à 100
et quarante exemplaires hors commerce
numérotés de I à XL

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.
Copyright by Les Editeurs Français Réunis, 1954.

AVERTISSEMENT AU LECTEUR

Que le lecteur ne s'attende pas à trouver dans ces pages ce que l'on appelle une vie « romancée». Mon but a été, bien au contraire, de tracer un portrait aussi vrai, aussi exact que possible d'un homme extraordinaire qui incarnait une certaine figure, très représentative, de la France, de dégager la valeur d'exemple, la portée nationale et internationale de l'action d'Yves Farge.

C'est ce portrait et cette synthèse que j'ai tenté de mener à bien. J'ai fait appel aux témoignages des amis et des compagnons de lutte de Farge, en leur demandant de décrire notre ami tel qu'ils l'ont connu. J'ai utilisé naturellement ses écrits publics et aussi certains documents privés que leurs possesseurs ont bien voulu mettre à ma disposition, parce qu'ils permettent de nous éclairer sur le caractère et le cœur d'Yves Farge.

Que tous ceux qui m'ont aidé trouvent ici mon remerciement, et en particulier Fargette, sa lucide et courageuse compagne à qui ce livre est dédié.

C. M.



PREFACE

J'ai rencontré Yves Farge pour la première fois quelques années avant 1939. *C'était à Grenoble, lors d'une réunion de « Peuple et Culture » où nous prîmes ensemble la parole.*

Cette première vision de Farge, âgé de 38 *ans et parlant à la tribune, ainsi que la dernière que j'ai de lui, à Vienne, au cours de la session de la Commission Internationale chargée de mettre en œuvre les décisions du Congrès des Peuples, sont à jamais gravées dans ma mémoire. Elles forment pour moi le cadre dans lequel se développe la foule des souvenirs d'un homme ayant un amour passionné de la justice et de sa patrie, d'un homme en pleine action pour les plus nobles causes. Que de vertus venaient se confondre dans cette conscience sans tache, qui ne connaissait que le devoir! Ces vertus étaient inscrites sur son visage, rayonnant d'intelligence, de confiance et de bonté. La probité foncière d'Yves Farge, son courage, sa sensibilité spontanée devant les êtres simples, son ardente éloquence, le faisaient entrer en contact direct avec son auditoire. Dans les plus dures épreuves, il savait soulever dans les cœurs l'optimisme, l'enthousiasme, nécessaires aux succès de l'action. Il inspirait la confiance et le respect.*

Farge était essentiellement français de physique et de pensée. Il aimait passionnément la France, celle des idées généreuses et du progrès. Il avait un vif amour de son peuple et de ses terres si belles. Yves Farge personnifiait le citoyen intègre, le grand patriote. Ses paroles, son style étaient fortement imprégnés de ceux des plus purs artisans de la Grande Révolution Française. Les mots Justice, Liberté, Egalité, Fraternité faisaient vibrer son cœur comme ils faisaient vibrer les cœurs de ceux de 92. Et c'est toute sa vie, par ses paroles et par ses actes, allant jusqu'à l'héroïsme, que se manifestèrent toutes ses vertus.

Ce livre consacré à Farge retrace les diverses périodes de son existence si riche. Depuis l'adolescence où il décide de faire seul son chemin, où déjà son tempérament le poussait à s'opposer à l'injustice, à défendre l'opprimé, puis à travers les héroïques combats de la Résistance où il tint un rôle exceptionnel, jusqu'aux grandes rencontres internationales du Mouvement de la Paix auxquelles Farge apportait toutes ses solides qualités, y personnifiant de façon très sûre le Mouvement Français de la Paix.

Les discours qu'il prononça au cours de ces grandes rencontres internationales que constituent les Congrès Mondiaux pour la Paix et les réunions du Conseil Mondial et de son bureau ont grandement contribué à montrer devant les représentants de tous les peuples le véritable visage de notre pays. Dans les commissions, il apportait le fruit de ses connaissances et de l'expérience acquise à la tête du Mouvement Français. Il prenait une grande part à la rédaction collective des résolutions qu'il enrichissait de tous ses dons.

Nulle part cet homme ne vivait plus intensément qu'au cours de ces réunions internationales où il a noué amitié avec le monde entier. Ce peintre, cet écrivain de grand talent, cette personnalité puissante sentait la nécessité de la confrontation qui enrichit chacun. Et lui-même écrit : « L'homme seul est peu de chose, même s'il sait penser, même s'il sait décider. Il lui faut avoir la possibilité de confronter. Le frottement humain est nécessaire à l'action. »

Que les mots sont pauvres pour exprimer toute la souffrance que l'on ressent lors de la perte d'un ami fraternel, d'un être exceptionnel. Yves Farge était cet ami si simple, si attachant, cet être d'élite. Véritable apôtre d'une foi inébranlable, son culte était celui de la justice et de la paix.

Combien nous avons eu mal lorsque nous avons appris la mort tragique de notre grand ami. A la stupeur muette qui s'était emparée de nous succéda la conscience de la dure réalité.

J'avais pour Yves Farge une grande admiration, une réelle affection. Il était bon d'avoir un tel compagnon dans les épreuves sur le même chemin de la Paix. Mais le choc que j'ai ressenti à la nouvelle de sa mort fut si grand, que j'ai alors réalisé que je venais de perdre un être très proche, un frère que j'aimais profondément.

La disparition prématurée d'Yves Farge, en pleine force, est un coup qui nous frappe durement, mais sa présence est en nous, elle rend unanime notre effort, inflexible notre résolution de lutter jusqu'au bout, comme lui, pour un monde juste et pacifique.

Frédéric JOLIOT-CURIE.

I

L'ADOLESCENT

Yves Farge est né le 24 août 1899, d'une famille universitaire dans la petite ville de Salons-de-Provence. Il n'a que trois ans quand il perd sa mère. Son père se remarie. On ne sait pas grand-chose sur le climat de ce nouveau foyer. Mais il semble que l'épanouissement du petit Yves provienne d'une autre source. Mlle Farge, la sœur de son père, le prend en affection et elle a sur sa formation d'adolescent une influence considérable. Il est nécessaire à qui veut connaître Yves Farge d'évoquer la figure rayonnante de sa tante dont on retrouve en lui un grand nombre de traits.

Mlle Farge, elle aussi était dans l'enseignement et elle professait à l'Ecole Supérieure de Nice. Dans le début de sa vie elle avait été une catholique fervente. Au moment de la séparation de l'Eglise et de l'Etat certaines manifestations de fanatisme religieux l'indignèrent et il se produisit en elle un revirement brusque et profond. Elle devint une laïque convaincue, ce qui n'alla pas sans susciter quelques orages familiaux, notamment avec sa mère. Elle était une femme au grand cœur, passionnée de justice sociale, toujours prête à venir en aide aux petites gens. Son rayonnement était extraordinaire. Elle

restait en contact avec ses anciennes élèves qui venaient de partout lui demander conseil à chaque occasion. Depuis seize années qu'elle est morte sa tombe n'a jamais cessé d'être fleurie par d'innombrables mains.

Tout au long de son existence Farge devait faire preuve d'une qualité peu répandue à notre époque : il était doué à l'extrême du sens civique. Il avait conscience à chaque moment de ses devoirs comme de ses droits de citoyen. Ce sens civique lui venait de son éducation. Yves Farge fut élevé par sa tante dans le respect et l'amour des traditions de la Révolution Française et de la République.

Bien des hommes qui ont reçu une éducation semblable ne sont pas restés fidèles à ces traditions. Ils ont remplacé en eux le sens civique que leur avaient enseigné leurs maîtres par l'égocentrisme et l'art du débrouillage. Mais ceux qui n'ont pas laissé s'estomper cet enseignement éprouvent la sensation, lorsqu'ils se rencontrent, d'appartenir à une même famille. Beaucoup plus que s'ils étaient du même sang. C'est par exemple ce qui facilita le rapprochement, pendant la Résistance, d'Yves Farge et d'un homme comme Léon Blanchard, qui devait accepter, à la prière de Farge, d'abandonner ses importantes fonctions de chef d'entreprise pour devenir préfet clandestin de l'Ain. Léon Blanchard m'a dit, quand je lui ai demandé d'évoquer la figure de Farge : « *Nous nous sentions une formation commune au point de vue civique. Je suis fils d'instituteur. Mon père m'a appris à aimer la République. Lui, Farge, avait été élevé par sa tante. Il était imprégné de cette même culture civique, si rare hors de ces milieux qu'on appelle primaires. J'ai retrouvé chez Farge les mêmes raisonnements que m'avait appris mon père. Il avait les mêmes critères que moi pour juger les gens, pour voir si ce qu'ils disaient était sérieux ou pas.*

Je l'ai toujours entendu parler avec beaucoup d'estime des vieux pionniers de la République : tout cela vient de de sa tante. »

Cet émouvant témoignage souligne à quel point peut être profonde l'influence des éducateurs, pour que des hommes devenus aussi différents par leur fonction sociale que Farge, le militant de la paix, vivant au jour le jour et Léon Blanchard haut dirigeant d'une industrie nationalisée, gardent, comme un trésor commun, des valeurs qui leur sont également chères et qu'ils sont prêts — ils l'ont prouvé — à défendre au péril de leur vie.

Et c'est également Mlle Farge qui se trouve — indirectement — à la source de la culture artistique d'Yves. Parmi les intimes de la maison se trouvait, en effet, un peintre, M. de Salinelles. Le dimanche il emmenait Yves dans la campagne niçoise et lui apprit à tenir un pinceau. Toute sa vie, Yves Farge devait garder l'amour de la nature et la passion de peindre.

Le jeune garçon fit ses classes au lycée Mignet à Aix, puis au lycée de Marseille, son père ayant été nommé professeur dans cette ville. Il continua ses études jusqu'à la première partie du baccalauréat.

La guerre éclata. Yves voulut s'engager quand il eut ses dix-sept ans. Il fut ajourné. Mme de Salinelles qui était infirmière-major dans un hôpital niçois où son amie Mlle Farge travaillait également, le fit prendre comme aide-infirmier. Il ne pouvait être utile à grand-chose. On lui fit laver les pieds des blessés.

Très tôt il gagna sa vie. Il pratiqua toutes sortes de petits métiers, et mit à profit sur le plan commercial ses dons d'illustrateur. Il fréquentait à temps perdu l'Ecole des Beaux-Arts.

Louis Astran qui l'a connu à la fin de cette époque de Marseille et qui était resté son ami porte sur lui ce témoignage :

« *J'ai connu Yves par l'intermédiaire de ma belle-sœur, Mlle Boila, professeur de Sciences à l'école supérieure de Nice en même temps que Mlle Farge. C'était le jour des obsèques de son père, décédé à Marseille. Mlle Farge, pour des raisons de service, n'ayant pas pu s'y rendre, ma belle-sœur qui l'aimait beaucoup, car elle était femme de grande valeur, se fit un devoir de la remplacer. Après la cérémonie elle me présenta Yves. Je fus heureux de l'accueillir chez moi, tout disposé, le jeune homme étant sympathique, à en faire un ami. Je ne devais pas me tromper. Notre sympathie devint bientôt une sincère amitié qui a duré, malgré les années et les événements. Nous avions des goûts communs, nous adorions tous les deux la peinture. Nous nous retrouvions tous les samedis et nous décidions de notre sortie du dimanche pour aller brosser une toile. Les environs de Marseille sont riches en sujets. Carry, Cassis, Martigues et ses environs nous remplissaient de joie. La compagnie d'Yves et son caractère charmant, plein de jeunesse et d'enthousiasme faisaient mon bonheur. Malgré mes douze années de plus que lui, nous étions proches par un même tempérament d'artistes, dépourvu de tristesse. Nos sorties nous réjouissaient parfois comme des gosses. Quand nous avions réussi une belle pochade à l'huile, nous rentrions heureux, attendant le dimanche suivant. Son talent de peintre se manifestait déjà. Il nous quitta pour une situation commerciale au Maroc...* »

Yves Farge, tout jeune s'était lancé dans la bataille des idées. Il avait adhéré aux Jeunesses Socialistes. Et

c'est à Marseille qu'à la suite d'une manifestation, il fut emprisonné en même temps que Gabriel Péri. Son cœur généreux, ardent, battait pour les gens laborieux, modestes et pauvres qui par leur courage et leurs peines créent la vie et construisent l'avenir. Et ce sera l'une des constantes de son caractère que cette fidélité au peuple de son pays.

LETTRE D'UNE ANCIENNE ELEVE DE MADEMOISELLE FARGE

Monsieur,

Vous me demandez de vous écrire un portrait de Mlle Farge qui fut la tante d'Yves Farge et mon professeur.

Au nom de toutes mes camarades de l'Association des anciennes Elèves de l'E.P.S. de Nice qu'elle créa, je peux dire combien nous avons gardé vivant le souvenir de ce professeur dont les cours étaient un véritable enchantement, éveillant sans cesse ce que nous avions de meilleur en nous, nous aidant à nous connaître nous-mêmes.

Avec confiance, nous nous livrions à ce professeur pour qui nous avions une profonde affection. Ses yeux bruns riaient avec nous d'un regard jeune et vif; simple et bonne, étonnamment cultivée, elle nous disait qu'il ne suffisait pas de travailler, manger, dormir, mais qu'il y avait de saines joies, de saines luttes, l'amour du beau et du bien, qu'il fallait toujours se cultiver. Sa bibliothèque nous était ouverte et nous y faisions appel avec joie. Que de belles et saines lectures nous avons faites de 1914 à 1936, nous les fidèles.

Chaque dimanche elle recevait chez elle, le matin, celles d'entre nous qui avaient besoin de la voir

pour un ennui, une peine. Avec son inaltérable bonté, elle trouvait moyen de nous réconforter par ses conseils pleins de bon sens. A nos échecs aux examens, son concours nous était offert pour un nouvel essai et elle se réjouissait de la réussite que nous lui devions.

Elle se penchait sur les plus malheureuses qu'elle savait trouver avec un instinct de pitié et d'amour. Combien d'entre nous avons trouvé aux heures douloureuses un cœur débordant de tendresse, des bras affectueux pour nous y réfugier; à celles qui avaient perdu leur mère et qui étaient désespérées, elle offrait « quelques reflets de tendresse maternelle » qui nous réchauffaient le cœur. Avec quelle délicatesse elle savait glisser le secours qu'elle sentait urgent et dont elle ne voulait pas même être remerciée.

Comme elle avait été infirmière à la grande guerre, elle se rendait toujours au chevet des malades les plus nécessiteuses pour des soins délicats que les parents ne savaient pas donner. Avec son bon sourire réconfortant, son regard doux et profond, comme elle était attendue !

Les plus éprouvées furent les plus intimes et nous allions souvent le dimanche matin faire notre visite qui nous procurait tant de joie.

C'est alors que nous avons vu quelquefois dans un coin de la pièce un grand jeune homme mince et brun qui peignait, et nous savions que c'était son neveu qu'elle avait élevé et qu'elle aimait comme son fils.

Nous nous demandions comment Mlle Farge pouvait faire tant de choses, avec une mère infirme, un neveu orphelin et son travail de si bon professeur.

Fière de son neveu qui le méritait bien, nous contemplions avec elle les tableaux qui étaient un vrai régal pour nous qui n'avions pas la chance d'en voir souvent.

Indulgente et bonne, dans sa rayonnante affection, elle comprenait toutes les faiblesses sauf le mensonge.

Elle souffrait et s'indignait des mauvaises conditions de travail qui perdirent tant de jeunes et fut heureuse en 1936 de voir les congés payés obligatoires et les salaires meilleurs.

Toujours généreuse, dès qu'elle fut en retraite, elle nous donna une grosse somme afin de réaliser le rêve qu'elle avait fait pour nous : une maison de repos pour ses anciennes, maison de retraite plus tard, maison bien entendu ouverte aux jeunes.

Hélas, elle ne vécut pas assez pour voir son but atteint : mais grâce à elle, nous avons pu acheter en 1937 une magnifique propriété à Contes, une grande maison avec des hectares de terrain plantés de beaux arbres et d'oliviers. Yves Farge nous avait offert de belles peintures que nous sommes heureuses de montrer à nos visiteurs.

Nos enfants eurent leur part dans son cœur débordant d'affection. Ils étaient heureux autant que nous de la voir car elle savait parler aux petits comme aux grands.

Aux plus intimes elle fit connaître son neveu et nous avons vu qu'il avait le même cœur plein de généreuse affection pour les humbles et, comme sa tante le fit, il s'approcha de ceux qui n'osaient pas s'approcher de lui. Il fit siens les protégés de sa tante.

Tant de bien est sorti de ces deux âmes d'élite qui ont jeté la bonne semence, qui ont transformé de pauvres êtres timides en personnes conscientes

de leur droit à la vie, à qui ils ont appris à penser, à réfléchir, à lutter contre et non à accepter les injustices sociales, la guerre.

Yves Farge, simple et bon, entreprit avec un rare courage une lutte sans merci contre toute corruption et le monde a pu juger la valeur de cet homme abandonnant sans regret tous les honneurs, pour continuer sa lutte pour la paix.

Dans notre cœur reconnaissant, nous joignons ensemble le souvenir de la tante et du neveu que nous avons tant aimés et admirés.

Angèle HOVHANESSIAN, Nice.

II

PREMIERES ARMES AU MAROC

Sans doute, comme nous l'a dit Louis Astran, Yves Farge était-il parti au Maroc, en 1927, avec l'espoir d'une situation commerciale. Il apparaît que cette situation ne se révéla pas fameuse. D'ailleurs son but secret était d'y vivre de journalisme et de peinture. Il se lança à plein dans l'un et dans l'autre. Il devint collaborateur d'un journal marocain, *L'Ere Française,* qui était dirigé par un personnage extraordinaire, un grand type, long et mince nommé Gustave Babin, une manière de Don Quichotte bonapartiste, qui connaissait admirablement le Maroc. Babin était un journaliste de talent et un parfait honnête homme. Il est mort à Paris dans la plus extrême misère. A cette époque, il s'était pris d'amitié pour Yves Farge. Ensemble ils lancèrent des campagnes véhémentes contre le Glaoui et contre la politique coloniale. Farge écrivait aussi dans la *Vie Socialiste,* il envoyait à Paris des articles au *Populaire.* Il fut avec M. Léonetti fondateur de la Fédération Socialiste du Maroc et secrétaire de la Section de Casablanca.

Charles Vildrac rencontra Farge en 1928, en compagnie de Babin, à l'occasion de l'inauguration d'une route. On les fit assister à une fantasia au milieu d'un cirque

de montagnes. On avait déployé des tapis magnifiques sous les pas des officiels. Vildrac se souvient de Farge comme d'un pilote charmant. Il lui fit voir l'autre face des choses : les pauvres bougres qui faisaient de nombreux jours de marche pour figurer à ces parades officielles. Le Glaoui avait donné des ordres à ses caïds pour lever des montures, des harnachements et des impôts. On dépouillait les malheureux paysans. La fête dont chacun, du caïd au Gouverneur, prenait sa part, leur coûtait cher, à eux, qui étaient le peuple de ce pays. A cette époque, rappelle Charles Vildrac, Farge faisait beaucoup de peinture. Il vivait au jour le jour, tant bien que mal, plutôt mal. Il était très lié avec la population marocaine.

C'est peu après qu'il se maria. Celle qui devait devenir « Fargette », du nom que Farge lui donna et que ses amis adoptèrent, était la fille d'un officier français tué pendant la guerre, en 1917. Tous deux partagèrent dès ce moment l'existence incertaine que jusque-là Farge avait menée seul. Existence à la fois de bohème et de travail, éclairée par la passion de la vie et l'amour des hommes.

Comment était Farge à cette époque ? Ceux qui se souviennent de lui le dépeignent comme un grand gars dégingandé, hirsute, une mèche noire sur le front, enthousiaste ou fulminant contre les injustices, grand dévoreur de journaux et de livres, capable de travailler d'arrache-pied des heures entières. Rayonnant d'une extraordinaire chaleur humaine. Fréquentant les cafés, les souks où il parlait volontiers aux Arabes. Aimant à peindre et à discuter, boire, manger et rire. Ne dédaignant pas les grosses farces. Un homme plein de vie.

Pauvre d'argent mais, par le cœur, le plus riche des hommes.

Yves Farge séjourna au Maroc de 1927 à 1931. Il faisait chaque année une exposition de ses toiles à Casablanca et les vendait toutes, mais cela ne le menait pas loin. Il en faisait parfois aussi cadeau aux Arabes qui l'aimaient et l'honoraient. Farge contait souvent, avec ce sens qu'il eut toujours des récits directs et savoureux, comment, pour le remercier d'un portrait, des Berbères avaient tué un aigle à son intention et comment Fargette et lui avaient été obligés, pour ne pas froisser leurs hôtes, de manger cru le cœur de l'oiseau.

C'est au début de son séjour au Maroc qu'avait éclaté l'affaire Sacco-Vanzetti. Farge mena une ardente campagne pour les sauver. Arrêté au cours d'une manifestation qu'il avait organisée, il fut condamné à deux mois de prison avec sursis pour rébellion aux agents.

Le *Bulletin Socialiste* du Maroc d'octobre 1927 mentionne cette affaire. La réunion s'était déroulée dans le calme le plus complet.

Quelqu'un ayant émis l'idée de se rendre en cortège au Consulat des Etats-Unis pour porter un ordre du jour de protestation, Farge fit sienne cette suggestion mais à la condition expresse que le cortège se déroulerait dans la dignité et le calme. Un cortège de 2.000 personnes se forma, précédé du commissaire de police et de quelques agents cyclistes et s'achemina à une allure de procession vers le Consulat. Arrivé place de France, des forces de police qui étaient massées à cet endroit se jetèrent sur les manifestants. Le coup classique. La condamnation injuste de Farge et d'un autre manifestant, Antonelli, souleva des protestations unanimes au Maroc et jusqu'en France.

Rien de plus révélateur que les articles qu'écrivait Farge dans ce même bulletin. Partant du fait que la paix au Maroc ne peut être assurée que si le peuple marocain mange à sa faim, Farge montre le danger de la liberté d'exportation absolument déréglée dont jouissaient les colons. La rareté de certaines denrées donnait lieu à des spéculations honteuses. Les produits du sol marocain étaient payés aux producteurs à des prix d'usure et revendus par les exportateurs avec un profit considérable. « Le blé payé 90, 80 et quelquefois 60 francs au fellah du bled lui était revendu sous forme de semences, par la spéculation, à 240 francs ! » Farge protestait de toute sa vigueur contre ces crimes.

« *Nous nous demandons quel est ce rôle de civilisateur que nous accomplissons ici, ce rôle qui, consistant à policer cet Etat pour éviter les petites razzias de tribu, nous permet d'autoriser la grande razzia légale qui ravage sur une autre échelle la population que nous devons protéger.* »

Et c'est en ces quelques mots le procès du colonialisme.

Dès maintenant nous voyons apparaître d'autres constantes du caractère de Farge. La première, nous l'avons déjà rencontrée, est son attachement au peuple, aux travailleurs modestes et méritants, qu'il n'a cessé durant toute sa vie de considérer avec le plus grand respect. La seconde est cet élan, que rien ne fut jamais capable d'arrêter ni d'entraver, qui le projetait en avant pour la défense des causes justes.

Une troisième constante de son caractère qui apparaît également dès le début est l'amour profond et joyeux de la vie. Et parce qu'il aimait la vie, il respectait celle des autres. Il avait en horreur la discrimination raciale,

l'oppression colonialiste et aussi l'arrivisme, le débrouillage aux dépens des autres. Il ne voulut jamais, lui, qui avait tant de dons, devenir un gagneur d'argent. Il n'avait aucun goût pour ce genre d'existence. Il vivait simplement, pauvrement même, d'une vie très bohème, maniant le pinceau au gré de sa fantaisie, accomplissant avec probité son métier de journaliste, ne transigeant jamais avec sa conscience. Il aimait à répéter cet aphorisme de Lucien Descaves : « Le premier devoir d'un journaliste est de voir et de faire voir. » Il avait ce don. Et pour lui, voir et faire voir ne s'entendait qu'avec ce complément direct implicite : voir et faire voir la vérité.

Un beau jour de 1931, il est en vacances en France avec Fargette. Ils étaient partis pour deux mois, avec deux valises. Les deux mois écoulés, Yves dit : c'est tellement plus beau, restons là. Et ils restèrent. Farge n'avait pas beaucoup aimé le Maroc. Il avait naturellement en horreur la mentalité des administrateurs coloniaux et des colons. Et pour cet homme de la Provence, le ciel lui-même était d'un bleu trop dur.

C'est pourquoi cet automne de 1931, sans le sou, et sans projet d'avenir, Farge et Fargette s'installèrent à Paris.

LETTRE D'YVES FARGE A SA TANTE

Casablanca, le 28 février 1929.

Comme je suis heureux, ma chère Ta, de voir que là aussi en peinture nous pensons ensemble.

Ton impression devant la toile cubiste est pour moi bien intéressante. Mon expérience de travail à l'atelier sur une étude m'a donné des résultats bouleversants.

J'ai compris que là seulement la personnalité pouvait se développer. D'abord parce que n'étant plus tenu par une technique rapide pour saisir l'effet, le peintre a le temps de soigner, d'approfondir son projet, d'équilibrer l'ensemble et de chercher le point sensible, celui qui crée la première émotion, pour lui donner toute la valeur voulue. Et puis quel autre avantage « intérieur »! L'étude sur nature a eu pour but de graver les précisions du sujet à l'intérieur de soi en même temps que sur le carton, et si l'on a soin de bien distiller cette première impression, de méditer pendant plusieurs jours cette étude, de bien la faire macérer, alors on peut par la suite en tirer vraiment toute la substance émotive.

Je crois qu'après le lent travail, qu'après aussi de longues années d'études par ce procédé, le peintre doit arriver à posséder la nature en soi.

Mais je crois aussi que cette méthode peut avoir un danger.

Il est indéniable que la grande source permanente est la nature avec laquelle il faut garder un contact constant.

Et c'est là où l'école cubiste a, à mon avis, fait faillite, c'est qu'elle a poussé des néophytes à abandonner constamment et définitivement la nature, avant même que celle-ci ait marqué avec suffisamment de profondeur son empreinte en eux.

On risque dans ce cas d'aboutir à des spéculations purement intellectuelles qui, souvent, peuvent avoir un grand intérêt, mais qui n'ont jamais le rayonnement populaire que doit avoir l'art.

Car il ne faut jamais perdre de vue que la peinture comme tous les arts n'est pas, ou surtout ne doit pas tendre à satisfaire uniquement un besoin de l'artiste et de quelques initiés, elle doit au con-

traire tendre à dégager de la nature des sentiments simples et par conséquent grandioses qui, inévitablement, saisissent les foules.

Vois-tu c'est un critérium sérieux que la *première opinion* sincère, de celui ou de ceux qui n'ont presque pas de culture.

Goya, Courbet, Michel-Ange, les Brueghel ont été populaires de leur temps, parce qu'ils interprétaient la nature en indiquant sur leurs œuvres les éléments essentiels de la vie et en abandonnant les détails, les fioritures et les arrangements que l'œil éduqué a tendance à ajouter, à voir, au détriment de l'harmonie de l'ensemble.

Je ne médis pas, ni des impressionnistes, ni des cubistes qui ont fait une grande œuvre, car je les juge non pas par leur œuvre exclusivement, mais par la réaction qu'ils ont subie à la suite des déformations que ces arts subissaient à leur époque.

Les impressionnistes ont par réaction abandonné les formes de la peinture classique en négligeant trop la forme.

D'instinct ils sont allés à la couleur vraie uniquement, mais je leur reproche d'avoir toujours, par réaction, trop « caressé » la nature, sans trop l'approfondir.

Les cubistes, pour réagir contre cette tendance qui ne voulait voir de beau dans la nature que la vibration des lumières, ont négligé et la lumière et les sujets, pour s'attacher aux volumes, même si ceux-ci ne sont plus que des spéculations philosophiques. Comme les impressionnistes, ils ont fait œuvre utile, mais comme les impressionnistes ils restent incomplets.

III

LE GRAND JOURNALISME

Comment vivre à Paris ? Mlle Farge, la tante providentielle, qui avait une confiance totale en son neveu, ne songea pas une seconde à lui faire grief de son humeur fantaisiste ni de ce que d'autres auraient pu qualifier de « coup de tête ». Simplement elle partagea ses mensualités avec le jeune ménage qui s'installa tout en haut des Buttes-Chaumont. Le premier de chaque mois, Yves Farge recevait la moitié des appointements de Mlle Farge et, pour le reste, il écrivait et dessinait. Il lui arriva même, dans des moments particulièrement difficiles, de faire des caricatures. Bien entendu, à Paris comme au Maroc, Farge continua à se battre pour ses idées, et c'est à cette époque qu'il collabora à *Monde* de Henri Barbusse et à *La Lumière*. Après un an de cette existence parisienne, Mlle Farge trouva à son neveu un poste de rédacteur à la *Dépêche Dauphinoise*.

Farge et Fargette s'installèrent à Grenoble à la fin de 1931. Quelques mois plus tard, Yves, dont le talent s'imposa rapidement, en devint rédacteur en chef et façonna ce journal à sa pensée, à ses vues. Il n'est pas de meilleur témoignage que la collection de la *Dépêche*